

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **16 (1883)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

CH. LAGRANGE. — LE CHRISTIANISME ET LA MÉTHODE
EXPÉRIMENTALE ¹.

M. Ch. Lagrange est, paraît-il, un savant de valeur, bien qu'il compte à peine trente-deux printemps. Dans le but d'utiliser les dons scientifiques de cet homme distingué, une place d'astronome adjoint à l'observatoire de Bruxelles a été créée pour lui.

Ajoutons que ce savant est doublé d'un chrétien et qu'il met en conséquence son savoir au service de sa foi. Or c'est là ce qui constitue le principal intérêt du traité que nous allons analyser.

M. Lagrange est un savant et sa science ne l'éloigne pas de l'Évangile ! Il n'y a donc pas incompatibilité préétablie entre la science et la religion chrétienne.

Mais que signifie le titre donné par M. Lagrange à son opuscule : *Le christianisme et la méthode expérimentale* ? qu'est-ce que l'auteur veut démontrer ? quelle est sa thèse, et comment la soutient-il ?

M. Lagrange estime que les apologistes du christianisme ont, jusqu'ici, fait fausse route, que leurs arguments, s'ils prouvent quelque chose, ne prouvent cependant pas grand'chose, qu'ils sont loin même de « convaincre d'erreur » les adversaires de la foi chrétienne.

¹ *Le christianisme et la méthode expérimentale*, par Ch. Lagrange, astronome adjoint à l'observatoire de Bruxelles. Précédé d'une lettre de M. Ernest Naville. Lausanne, Arthur Imer éditeur, 1883.

Quels sont ces arguments ? Ceux que nous connaissons tous depuis longtemps et que nous employons tous, les arguments de nature morale. Ainsi nous déduisons l'existence de Dieu du fait de « l'opposition qui existe entre la valeur morale des individus et le bonheur ou le malheur de leur condition. » Justice doit être rendue quelque part et quelque jour ; or qui dit justice dit aussi juge. La nature est également invoquée comme témoignant de l'existence de Dieu : « Une machine doit avoir un ouvrier. »

On recourt encore à l'argument tiré de « certains faits historiques qui ne peuvent s'expliquer que par l'intervention d'une force libre, » ou bien à « l'idée de l'infini en puissance, en bonté, en justice » que nous sommes censés posséder.

Mais tous aussi, nous le sentons, ces arguments n'entraînent pas la certitude ; on peut répondre à tous et toujours d'une manière plausible. Ce qui manque aux grands problèmes qu'agitent les spiritualistes comme aussi les matérialistes, c'est une solution *scientifique rigoureuse*. « Qu'un homme vienne me dire : il n'y a pas de Dieu. Je lui demanderai de me le prouver et il ne le pourra pas. Qu'un homme me dise : il y a un Dieu. Je lui demanderai de me le prouver et il ne le pourra pas. » (Pag. 48.)

Toute cette partie est juste. La méthode communément employée pour démontrer Dieu, sa puissance, sa justice, sa sagesse, sa bonté, ne contraint pas l'athée ou le sceptique à se déclarer vaincu. Seulement une telle méthode existe-t-elle ? M. Lagrange le croit ; cette méthode, il l'a trouvée, c'est celle qu'il appelle *expérimentale*. Que le philosophe chrétien procède à la manière de l'astronome, du géologue, du physicien, du chimiste, qu'il se serve de ces deux instruments qui s'appellent *l'observation* et *l'expérience*.

Ce point de vue suppose évidemment que la vérité dans l'ordre religieux peut être démontrée par des procédés de l'ordre scientifique.

Ici, nous nous prenons à hésiter, presque à douter.

Mais point d'*a priori* toutefois ; voyons l'ouvrier à l'œuvre, après quoi seulement nous jugerons.

Vouloir démontrer l'existence de Dieu est un travail inutile. « Pourquoi nous attacherions-nous, écrit M. Lagrange, à chercher

l'existence d'un objet et non cet objet lui-même ? » Il faut démontrer l'existence de Dieu en montrant le chemin qui conduit à lui, en le faisant connaître, en mettant l'âme en contact avec lui. Que je sente en moi la présence de Dieu et je croirai *scientifiquement* à sa présence et à son existence. Et pour arriver à ce résultat il suffit de *prier*. La prière rend Dieu sensible à notre cœur, elle met notre esprit en rapport avec celui de Dieu : « C'est une *vraie expérience scientifique* à tenter, ni plus ni moins. » Seulement pour que l'expérience réussisse, pour que la prière soit suivie d'effet, pour que Dieu nous y apparaisse, une préparation est nécessaire.

Ici, décidément, nous nous arrêtons. La prière, une expérience scientifique ! Une expérience, nous le voulons bien, mais scientifique ! Nous touchons ici du doigt l'erreur capitale de notre écrivain. Il n'y a pas, il n'y aura jamais assimilation possible entre les procédés des savants pour arriver à la certitude dans le monde matériel et les procédés à employer pour parvenir à la certitude dans le domaine religieux. Que Dieu se révèle dans la prière, cela est certain, mais cette révélation n'a rien de commun avec les résultats positifs obtenus par le physicien ou le chimiste. La prière est une expérience *sui generis*. L'homme qui prie fait abstraction de tout ce qui est terrestre, naturel, visible, palpable, matériel, il sort de la sphère du sensible pour se transporter dans la sphère de l'invisible, de l'immatériel, du surnaturel. Rien de plus objectif que l'expérimentation scientifique, rien de plus subjectif au contraire que l'acte de la prière. Les choses spirituelles en un mot ne se laissent découvrir que par des moyens spirituels, sans relation avec ceux que réclament MM. de l'académie des sciences. Ne confondons pas les domaines scientifique et religieux. La science a ses preuves à elle qui ne sont absolument pas celles de la religion. Le psychologue et le chimiste n'ont d'autre trait commun que celui d'être hommes, mais ils se comportent et doivent se comporter tout différemment dans leurs recherches : Dieu ne se présente pas à l'âme comme un précipité se présente à l'œil du chimiste. La connaissance de Dieu obtenue par la prière n'a rien de mathématique ni d'absolu : les découvertes du savant s'imposent à tout le monde, elles sont faites une fois pour toutes ; celles de l'homme qui prie n'ont de valeur que pour lui-même et chacun

est tenu de les faire pour son propre compte, s'il veut être certain de leur réalité.

Ceci bien entendu, j'adresse à M. Lagrange une seconde objection.

La prière est-elle réellement l'unique voie qui conduit à Dieu ? J'en connais une autre, de même ordre, expérimentale aussi et tout aussi certaine. C'est celle que Jésus indiquait en ces termes : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra que ma doctrine est de Dieu. » La morale évangélique mise en pratique, essayée ou expérimentée, conduit à Dieu aussi sûrement que la prière.

Or, cette expérimentation-là est recommandée depuis près de dix-neuf siècles par tous les apologistes chrétiens, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, bien avant par conséquent l'apparition de la méthode expérimentale que préconisent les savants de nos jours.

M. Lagrange, malgré tout l'intérêt de sa brochure, ne saurait donc revendiquer la gloire d'avoir découvert une méthode nouvelle pour arriver à la connaissance de Dieu. Nous tous, prédicateurs évangéliques, si mince que soit notre bagage théologique, nous avons dit et répété sur tous les tons que, seule, l'expérience donne de Dieu et de Jésus-Christ une intelligence suffisante, que pour connaître Dieu et Jésus-Christ il faut s'asseoir à leur école.

M. Lagrange est un chrétien convaincu et qui puise dans sa conviction le courage de faire acte de témoin de Jésus-Christ. A ce titre nous l'honorons infiniment. Qu'il nous permette, toutefois, d'être étonné de quelques-unes de ses affirmations théologiques et même scientifiques. Parlant de la Bible, il nous dit : « Voici un livre aussi vieux que le monde. » M. Lagrange pense-t-il donc que l'Ancien Testament, car pourtant il ne saurait s'agir du Nouveau, date de l'origine de toutes choses ? Encore à propos de la Bible notre auteur écrit ces lignes qui laissent supposer une théorie de l'inspiration plus que contraire aux faits : « Dieu, dans sa bonté, nous a légué, *en l'écrivant lui-même*, l'histoire merveilleuse de ses dispensations. » Ainsi, d'après M. Lagrange, c'est Dieu lui-même qui a écrit les livres de la Bible !

De la part d'un savant voici quelque chose de bien étrange.

M. Lagrange signale comme « preuve étonnante » de l' « origine divine » de la Bible « la concordance précise entre ses données sur la formation de l'univers et en particulier de la terre, la tendance finale des forces qui l'animent et les résultats de la science moderne relatifs aux mêmes objets. »

C'est cela. Tout est inspiré dans la Bible puisque c'est Dieu lui-même qui l'a écrite, tout est inspiré, même ce qui est absolument étranger à la révélation, même les faits de l'ordre scientifique, même la création de l'univers en six jours de vingt-quatre heures, même les récits les plus compromettants pour la révélation, s'il était avéré que de tels récits font partie intégrante de la révélation !

Mais n'insistons pas davantage. Si le point de vue théologique de M. Lagrange n'est pas le nôtre, ses vues chrétiennes sont bien les nôtres. Il fait bon rencontrer un sens chrétien si développé chez un savant, en même temps qu'une bonne volonté si manifeste mise au service de la vérité religieuse. Si, maintes fois, nous avons dû faire nos réserves en lisant *le Christianisme et la méthode expérimentale*, nous n'en sommes pas moins entièrement d'accord avec la thèse fondamentale de l'auteur : c'est par la voie de l'expérience qu'on arrive à connaître Dieu. E. B.

E. CHASTEL. — LE CHRISTIANISME AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES¹.

L'époque de la Réforme est la portion de l'histoire moderne la plus riche en grands caractères, la plus féconde en incidents dramatiques et variés. Au début du XVI^e siècle, l'Eglise avait, comme on sait, beaucoup perdu de son crédit sur les fidèles. Partout le clergé était en butte aux traits acérés de la satire populaire qui censurait vivement les mœurs des prêtres et des moines, tournait en ridicule leur avarice et leur amour du bien-être.

¹ *Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours*, par Etienne Chastel, docteur ès lettres et en théologie, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Genève. Tom. IV : *Age moderne*. Première période : *Le christianisme aux XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, G. Fischbacher, 1882. — 575 pages.

Toutefois le saint-siège ne se doutait guère de la gravité de la situation.

Sortie victorieuse de ses luttes contre les Hussites et de l'opposition qu'elle avait rencontrée dans les conciles de Constance et de Bâle, la papauté, sous l'influence de l'esprit sceptique produit en Italie par la renaissance des lettres, avait complètement perdu de vue les intérêts religieux dont la garde lui était confiée. Pie II, le dernier pontife animé de la foi du moyen âge, avait cherché à entraîner l'Europe occidentale à la délivrance de Constantinople conquise par les Turcs, mais personne ne répondant à ses pressants appels, son projet de croisade avait misérablement avorté. Ses successeurs n'eurent pas de si hautes visées. Les intérêts de la chrétienté, les choses de la religion les touchent peu. Mettant sans scrupule la puissance et les trésors de l'Eglise au service de leur ambition personnelle, ils emploient leur pouvoir viager à établir grandement leurs neveux ou leurs fils. Sixte IV, Alexandre VI cherchent à faire souche de maison souveraine. Jules II travaille à donner au saint-siège une importance politique capable d'inspirer le respect aux princes ses voisins. Il est en effet le créateur de l'Etat de l'Eglise et du pouvoir temporel des papes. Léon X, enfin, agit bien plus en chef de la famille des Médicis qu'en souverain pasteur du peuple chrétien. Tous ces pontifes sont des diplomates avisés et habiles, usant de leurs armes spirituelles dans un but tout mondain et empruntant aux princes de la péninsule italique leurs procédés de gouvernement. En revanche, ils sont aussi de fervents adorateurs de l'antiquité classique, de zélés protecteurs des lettres et des arts. Rome, devenue, sous leur influence, le centre et le rendez-vous de la société polie et cultivée de l'époque, semblait devoir, sous des formes nouvelles, conserver longtemps encore la direction intellectuelle du monde occidental.

Nous n'avons pas à raconter ici comment la protestation de Luther vint brusquement anéantir ces flatteuses illusions. Il suffit de rappeler que, en moins de quarante ans, la plus grande partie de l'Europe échappait à la domination du saint-siège. Déjà les pays scandinaves ont embrassé la foi nouvelle, l'Angleterre et l'Ecosse se sont séparées de Rome. Le protestantisme a reçu droit de cité dans l'Empire, il pénètre dans les Pays-Bas, en France,

en Hongrie, en Pologne. L'ennemi est partout et la hiérarchie catholique, frappée de stupeur par la soudaineté de l'attaque, n'a su lui opposer jusqu'ici que des résistances partielles et locales. Il est temps d'aviser et de concentrer ses forces pour faire face au péril. Le concile de Trente a condamné solennellement l'hérésie, affirmé de nouveau les droits du saint-siège et restauré la discipline ecclésiastique. Des ordres religieux, de récente création, parmi lesquels brille au premier rang la compagnie de Jésus, fournissent à la papauté, dans sa guerre aux protestants, d'habiles et zélés auxiliaires. Aux souverains pontifes sceptiques et mondains du commencement du siècle, ont succédé des hommes de mœurs sévères, dévoués sans partage aux intérêts de l'Eglise. Celle-ci a trouvé dans la personne de Philippe II un protecteur puissant qui met à son service les meilleures troupes de l'époque. Rome est donc armée pour le combat; elle prend à son tour l'offensive et se met en devoir de reconquérir le monde qui échappe à sa domination. Alors commencent les guerres de religion qui, pendant près d'un siècle, couvriront de sang et de ruines une grande partie de l'Europe.

Ce fut en France que la guerre commença, et pendant de longues années les destinées de la réforme se débattirent, comme en champ clos, sur les bords de la Seine ou de la Loire. Le triomphe des calvinistes dans le pays de Clovis eût entraîné la réformation des Pays-Bas, fortifié en Suisse le parti des novateurs et donné au protestantisme la prépondérance en Europe. Les contemporains ne s'y trompèrent pas et suivirent avec un vif intérêt, une attention soutenue, les péripéties de cette longue lutte entre les deux factions rivales qui se disputaient, en France, la possession du pouvoir. Tous les peuples y prirent part d'une manière plus ou moins directe; les huguenots en effet tiraient leurs troupes d'Angleterre ou d'Allemagne, tandis que les ligueurs appelaient à leur aide les armées espagnoles. Le conflit, on le sait, se termina par une transaction entre les deux parties. D'un côté, le catholicisme resta la religion officielle du royaume, et Henri IV dut acheter la couronne au prix d'une abjuration; de l'autre, l'édit de Nantes établit, pour un siècle, en France, le régime de la tolérance religieuse.

La paix confessionnelle à peine rétablie sur les bords de la Seine, les hostilités éclatent en Allemagne où les princes protestants prennent les armes pour résister à la fois aux empiétements de Rome et à l'ambition de la maison d'Autriche. Cette guerre de trente années se termine à son tour par un compromis rétablissant l'équilibre entre les Eglises rivales et leur assignant les limites qu'elles occupent encore aujourd'hui.

La paix de Westphalie ferme l'ère des guerres religieuses. A partir de cette époque les deux communions opposées remplacent la lutte à main armée par la controverse. Tandis que commence pour l'Eglise luthérienne l'âge de la scolastique protestante, l'école calviniste de Saumur produit des écrivains et des prédicateurs distingués. Dans le camp opposé, le clergé gallican, servi par l'éloquence d'un Bossuet et d'un Bourdaloue, le talent d'un Fléchier et d'un Massillon, l'ardente charité d'un saint Vincent de Paul, brille pendant quelques années d'un éclat incomparable. Mais bientôt la révocation de l'édit de Nantes, la destruction de Port-royal, les persécutions exercées contre le jansénisme vinrent réduire au silence tous les penseurs originaux ou indépendants, et la dévotion étroite et formaliste imposée aux Français par le despotisme du grand roi prépara peu à peu le terrain au scepticisme et à la licence de mœurs du règne suivant.

Tels sont les événements dont M. Chastel nous présente le récit. Le savant professeur genevois nous donne sur l'histoire du calvinisme beaucoup de renseignements peu connus et puisés aux meilleures sources ; ses jugements sur le réformateur de Noyon nous paraissent marqués au coin d'une équité parfaite. Son livre recevra du public, nous n'en doutons point, l'accueil empressé auquel il a droit.

A. H.-M.

KUNDIG. — EXPÉRIENCES FAITES AU LIT DES MALADES
ET DES MOURANTS ¹.

C'est avec une vraie satisfaction que nous annonçons une nouvelle édition de cette excellente « contribution à la théologie pra-

¹ *Erfahrungen am Kranken- und Sterbebette*. Ein Beitrag zur praktischen Theologie, von Eucharius Kundig, † Pfarrer von St. Leonhard in

tique. » Nous n'avons pas à faire connaître un ouvrage qui, soit dans l'original allemand, soit dans la traduction publiée en notre langue sous le titre *Les maladies et la mort*, a fait depuis longtemps ses preuves et valu à son auteur la profonde reconnaissance de nombreux collègues de tout âge.

Cette cinquième édition est due aux soins pieux de M. Anstein, chapelain de l'hôpital de Bâle. Elle ne diffère des précédentes que par le retranchement de quelques digressions et par l'adjonction, sous forme de notes au bas de la page, d'un certain nombre de réflexions suggérées à l'éditeur par une longue et fidèle pratique de la cure d'âmes auprès des malades. Ces additions sont conçues dans le même esprit de piété et de sagesse que le texte qu'elles sont destinées à compléter et parfois à entourer de certaines réserves.

En fait de réserves, M. Anstein estime que l'auteur va trop loin en déconseillant expressément au pasteur de *lire* à ses patients des versets de cantique. Ailleurs il met en garde contre les écueils de la physiognomonie. « Ce qu'on peut lire sur le visage d'un malade, c'est l'état où il se trouve actuellement, mais non son caractère, le fond même de ses dispositions. » — « Fait-on bien, lisons-nous dans une autre note, d'employer auprès de chrétiens *croyants* cette expression devenue courante : « Marcher par la vallée de » l'ombre de la mort, » qui était parfaitement à sa place étant donnée l'eschatologie de l'Ancien Testament ? Celui qui croit à la vie éternelle. »

On trouvera à la pag. 98 de fines réflexions et d'excellents conseils sur l'ambition que doit avoir le pasteur, spécialement celui de ville, d'être non seulement un « pasteur des dames, » ce qui est relativement facile, mais un « pasteur pour les hommes, » *ein rechter Männenpfarrer*, ce qui est plus malaisé.

Citons encore la remarque (pag. 180) sur les graves inconvénients que présente, au point de vue de la cure d'âmes, le moderne abus de la morphine, et (pag. 305) des réflexions fort sensées sur un autre phénomène de notre temps, je veux dire l'idée qui tend

Basel. Fünfte vermehrte und verbesserte Auflage, herausgegeben von Rudolf Anstein, Pfarrer am Spital zu Basel. — Basel 1883, Verlag von Felix Schneider. (Adolf Geering.) VIII und 337 Seiten.

à se répandre dans certains milieux, que recourir au médecin et à la médecine est un manque de foi. « Certes, dit avec raison M. Anstein, même en usant avec soumission et reconnaissance envers Dieu des conseils d'un médecin intelligent, il reste encore bien assez de besogne pour la foi ! » Peut-être ce sujet eût-il mérité quelques développements de plus. Nous dirons même que dans un ouvrage publié à Bâle, où cette idée compte, dit-on, de nombreux et fervents adhérents, nous nous attendions à voir la question traitée plus à fond qu'elle ne pouvait l'être dans une note d'une demi-page.

Quoi qu'il en soit, nous ne doutons pas que cette nouvelle édition ne trouve le même accueil empressé que ses devancières, et que l'ouvrage ainsi rajeuni ne soit directement et indirectement en bénédiction à bien des âmes.

F. LENORMANT. — LA GENÈSE ¹.

Ce volume est le premier d'une série qui comprendra tous les livres du Pentateuque. Ce n'est pas d'un commentaire qu'il s'agit, mais d'une *traduction*. Encore la iraduction comme telle n'est-elle pas le but principal de l'auteur. Elle n'est qu'un moyen, celui qui lui a paru le meilleur pour mettre le grand public au fait des résultats acquis par la critique indépendante en ce qui concerne la composition du Pentateuque.

Dans ce but, il donne dans une première partie, pag. 1-160, la traduction du *texte biblique de la Genèse dans son état actuel*, avec la division traditionnelle en chapitres, en ayant soin de « distinguer par l'emploi d'un caractère typographique différent les morceaux où la critique reconnaît la provenance de l'une et de l'autre source. » Puis, dans la seconde moitié du volume, pag. 161-361, il entreprend de « compléter la démonstration en *décomposant* le texte entre ses *éléments constitutifs*. » Il en extrait ce qui provient

¹ *La Genèse, traduction d'après l'hébreu, avec distinction des éléments constitutifs du texte, suivie d'un essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le dernier rédacteur.* Paris, Maisonneuve et C^{ie}, 1883. XVI et 364 pag.

de l'un et de l'autre document primitif, en le dégageant de toute combinaison étrangère et en le présentant traduit dans sa suite ; d'abord, pag. 161-291, le document *jéhoviste*, divisé en quarante-cinq sections ; puis, pag. 293-361, le document *élohiste*, divisé en onze sections correspondant aux *thóledóth* ou « généalogies¹. »

M. Lenormant nous apprend dans la préface que son livre est écrit en vue du public français et catholique. Convaincu que la thèse de l'unité de composition des livres du Pentateuque est impossible à maintenir, mais sachant d'autre part que cette conviction va à l'encontre de l'opinion encore universellement admise par les docteurs catholiques, le savant et pieux membre de l'Institut veut faire ce qui dépend de lui pour mettre fin à l'ignorance et aux préjugés de la France catholique à l'endroit des résultats positifs de tout un siècle d'études de critique. Fort de l'opinion « des écrivains les plus autorisés de l'école protestante orthodoxe en Allemagne et en Angleterre, défenseurs de la révélation et de l'inspiration des Ecritures non moins résolus que les catholiques » (pag. II), il répète ce qu'il disait déjà, il y a deux ans, dans la préface de ses *Origines de l'histoire*, c'est que « prise en elle-même, réduite à ses termes essentiels et dégagée des conséquences qu'on y a trop souvent rattachées, mais qui n'en découlent pas nécessairement, la *théorie documentaire*, comme on l'a appelée, n'a rien en soi qui ne puisse être accepté par l'orthodoxie la plus scrupuleuse. » (Pag. xv sq.) D'autant plus, a-t-il soin de remarquer, que l'opinion traditionnelle de l'unité de composition « n'est pas définie dogmatiquement et ne le sera jamais, car elle sort des matières qui peuvent être de dogme. »

Il est vrai que, tout en s'appropriant les résultats de la critique sur la composition du Pentateuque, tout en allant même jusqu'à accepter « comme extrêmement probable » l'opinion de la nouvelle école, (Reuss, Graf, etc.), sur l'âge *relatif* des divers documents (pag. XIV), il persiste à faire toutes ses réserves sur la question de la *date* qu'il faut assigner à la composition des écrits originaires et à leur combinaison finale en un seul livre. Pareillement sur la

¹ Onze, au lieu de dix, parce qu'avant Gen. XII, 4 M. Lenormant croit devoir « restituer » l'intitulé : « Ceci est *Les généalogies d'Abraham*, » qui n'existe pas dans le texte actuel. (Pag. 313.)

question d'*auteur*, en d'autres termes sur la *mosaïcité*, M. Lenormant observe une excessive réserve. Même en dehors de toute préoccupation religieuse, affirme-t-il, la question de date lui paraît encore en suspens. Parmi les systèmes proposés il « n'en voit, pour sa part, pas encore un seul qui présente des caractères de démonstration suffisamment décisifs pour... ruiner définitivement une tradition assez antique pour que la critique indépendante lui doive au moins d'en tenir grand compte. »

Nous avouons ne pas comprendre et serions désireux de savoir comment peuvent se concilier dans l'esprit de M. Lenormant, d'une part, la conviction du critique qui voit dans le Pentateuque le résultat de la « combinaison harmonique » par un dernier rédacteur de quatre livres « composés à des époques diverses, » et de l'autre, l'opinion, pour ne pas dire la croyance, que l'antique tradition relative à la date de la composition du Pentateuque n'est pas « ruinée définitivement. » A moins toutefois que, par la tradition « assez antique pour que la critique indépendante lui doive au moins d'en tenir grand compte, » l'éminent archéologue entende, non pas celle qui attribue le Pentateuque à Moïse, mais celle qui fait d'Esdras l'*instaurator Pentateuchi*. Ce qui pourrait le faire supposer c'est cette phrase tirée de la préface des *Origines de l'histoire* par laquelle M. Lenormant termine celle du présent volume : « Je ne crois pas qu'on puisse y arriver (dans cette question de date) à une solution définitive avant d'avoir fait entrer en ligne de compte plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici les éléments nouveaux que les études égyptologiques et assyriologiques apportent au problème. » J'en demande pardon à l'illustre savant catholique, mais ceci ressemble à s'y méprendre à un renvoi aux calendes grecques.

Quoi qu'il en soit de ce point nébuleux, l'ouvrage de M. Lenormant est des plus méritoires. La démonstration qu'il a essayé d'apporter en mettant le public à même de juger sur les pièces la question de la composition de la Genèse et de s'y faire une opinion directe, cette démonstration n'est pas nécessaire seulement à l'égard du public catholique. Plus d'un protestant qui éprouve une défiance instinctive pour les travaux critiques de ses coreligionnaires, en acceptera peut-être plus volontiers les résultats par

l'intermédiaire d'un pieux catholique qui ne les a lui-même pas acceptés sans peine, mais a dû, c'est lui qui le déclare, finir par se rendre à leur évidence. Nous ne serions même pas étonné que M. Lenormant rencontrât plus d'intelligence pour son œuvre, et un public moins ingrat, parmi les lecteurs protestants, pour lesquels il n'a pas travaillé, qu'auprès de ses frères de la communion romaine, à qui il songeait spécialement en la composant. Il est en tout cas fort heureux que nous possédions un ouvrage de ce genre en langue française, non seulement dans l'intérêt du « grand public, » il est douteux que ce volume et ceux qui le suivront pénétrèrent fort avant dans ce public-là, mais surtout à l'usage de ceux qui, sans être hébraïsants de profession, désire-raient étudier de plus près la question et « arriver à une vue d'ensemble » sur les résultats de l'analyse de détail.

Sur certains points, il est vrai, la distinction des éléments constitutifs du texte, telle que l'établit M. Lenormant, ainsi que la restitution des livres primitifs, telle qu'il la présente, n'est pas tout à fait au niveau de l'état actuel de la critique. Il fait la part du *second élohiste* trop petite et assigne au dernier rédacteur un rôle trop machinal. Et puis, pourquoi augmenter encore la confusion qui ne règne déjà que trop dans ce domaine, en appliquant au document *jéhoviste* le titre de *Livre des origines* qu'Ewald et, après lui, M. Kuenen ont donné au ci-devant *premier élohiste*? (Pag. 161, en tête de l'Essai de restitution, tandis qu'à la pag. xi l'auteur se déclare disposé à souscrire à la désignation suggérée par M. Reuss, celle d'*Histoire sainte*.) C'était déjà bien assez que M. Maurice Vernes, dans l'article *Genèse* de l'Encyclopédie des sciences religieuses (tom. V, 468), reproduit dans ses *Mélanges de critique religieuse* (Paris 1881), imaginât de prêter au « premier » élohiste le nom de narrateur *théocratique*, que M. Schrader avait inventé pour le « second. »

Notons enfin que M. Lenormant se fait illusion quand il se figure (pag. IV) être le premier qui ait songé à reconstituer les documents primitifs et à les présenter traduits dans leur suite, dégagés de toute combinaison étrangère. « L'idée en est pourtant bien simple, dit-il, mais on ne l'a pas encore eue. » A notre connaissance, deux critiques pour le moins l'ont eue, il y a de cela

vingt ans, savoir M. Böhmer, *Das erste Buch der Thora* (traduction des trois écrits originaux et des adjonctions du rédacteur), Halle 1862, et M. Schrader dans l'appendice à ses *Studien zur Kritik und Erklärung der biblischen Urgeschichte*, Gen. I-XI, Zürich 1863. On peut même dire que cette idée a déjà trouvé son expression, bien imparfaite il est vrai, dans les *Urkunden des ersten Buches von Moses in ihrer Urgestalt*, de Karl David Ilgen, Halle 1798. L'idée est bien simple, en effet ; peut-être l'est-elle trop. Si d'autres, qui sans doute l'ont eue aussi, n'y ont pas donné suite, cela pourrait bien venir de ce qu'ils ne considèrent pas le diascévaste ou rédacteur comme un simple compilateur et de ce qu'ils nourrissent quelques doutes sur la possibilité de faire le départ des éléments de provenance diverse d'une manière aussi mécanique.

Le livre de M. Lenormant n'en est pas moins propre à remplir son but et à rendre d'excellents services. La traduction elle-même présente les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un philologue consciencieux, doublé d'un écrivain qui a le tact littéraire. Peut-être la préoccupation critique, je veux dire l'attention vouée au style propre à chacune des sources, se trahit-elle un peu trop dans certains passages, et la version en devient-elle littérale à l'excès. Veut-on une preuve de la conscience philologique du traducteur ? La voici : contrairement à l'autorité de la Vulgate et de l'exégèse ecclésiastique, il rend comme suit le fameux texte de Gen. III, 15 : « J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et sa race ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » Le mot *celle-ci* est accompagné d'une note ainsi conçue : « La race de la femme et non la femme elle-même ; le genre du pronom dans l'hébreu ne laisse aucun doute à cet égard, et les Septante ne s'y sont pas trompés. »

Citons pour terminer une autre note qui ne manque pas d'intérêt, mais dont nous ne sommes pas à même de contrôler l'exactitude. Il s'agit de la fin du vers. 29 du chap. XI : Le nom de la femme de Nakhôr était Milkâh, fille de Hârân, *père de Milkâh et père de Yiskâh*. « Nous avons ici, dit la note, certainement une glose marginale passée dans le texte, et cela avec une double variante, d'où résulte d'une manière positive que ces généalogies

ont été revisées au temps de la captivité sur des généalogies parallèles existant chez les Babyloniens et conçues en caractères cunéiformes. En effet, le nom de *Yiskâh*, qui est demeuré jusqu'à ce jour une *crux interpretum*, n'est pas autre chose que la seconde lecture dont serait susceptible, en vertu de la polyphonie du signe initial, l'orthographe la plus simple et la plus naturelle du nom de *Milkâh* dans le système de l'écriture cunéiforme. » Nous nous permettrons, jusqu'à plus ample informé, d'accompagner d'un point d'interrogation ces « généalogies parallèles existant chez les Babyloniens. »

H. V.

REVUES

ZEITSCHRIFT FÜR DIE ALTTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT

Directeur : M. B. Stade.

Seconde livraison 1883.

Kamphausen : Nouvel essai de chronologie des rois d'Israël. — *Bacher* : De l'emploi par Abou'l Walîd de la version du Cantique des cantiques de Saadia, avec quelques remarques sur l'édition de cette version par M. Merx (Heidelberg 1882). — *Prätorius* : De l'influence de l'accent sur la vocalisation après des gutturales. — *Vollers* : Le Dodécaprophète des alexandrins. — *Adler* : Supplément à l'article sur le jour des propitiations. (1^{re} livraison, pag. 184.) — Notes géographiques, archéologiques, linguistiques sur divers passages de l'Ancien Testament, tirées de lettres adressées à M. Riehm par le consul *Wetzstein*. — Rectifications par *G. Hoffmann*. (Cp. 1^{re} livr. pag. 107.) — Quatre lettres de feu *Franz Dietrich* sur la prononciation du tétragramme, communiquées par Franz Delitzsch. — *Budde* : Une ancienne élégie hébraïque. (Jér. XXXVIII, 14 et suiv.) — *Ed. Meyer* : Suppléments à l'article publié dans le 1^{er} vol. pag. 117 et suiv. (Etude critique des récits sur la conquête de Canaan.)

THEOLOGISCHE STUDIEN AUS WÜRTEMBERG.

Directeurs : MM. Hermann et Zeller.

Troisième livraison 1883.

Föhr : L'anthropomorphisme. Etude de psychologie et de théorie de la connaissance (fin). — *Schneider* : Une angélophanie à l'époque de la Réformation. — *A. Zahn* : Les jugements de Calvin sur Luther. Contribution d'un pasteur de l'Eglise réformée d'Allemagne à la fête du 400^e anniversaire de la naissance de Luther. — *Schneider* : L'inspection des églises dans le Wurtemberg avant l'Intérim. — *Le même* : L'inspection pendant l'Intérim.